

# Les ouvriers dans le Chaudron

Bernard Pivot  
de l'Académie Goncourt  
@bernardpivots



Douze mai 1976 : date historique. Ah, oui, pourquoi ? Vous ne vous rappelez pas ? Allez, je vous aide. C'était à Glasgow, au Hampden Park. C'est un stade ? Oui, le stade où les Verts de Saint-Étienne ont perdu la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions contre le Bayern Munich. Une défaite imméritée par 1 but à 0. Quand même une défaite ? Oui, mais, comme souvent en France, plus historique que si ça avait été une victoire. D'ailleurs, président, entraîneur et joueurs ont défilé le lendemain sur les Champs-Élysées, sous les vivats de la foule. Triomphe de l'admiration compassionnelle. Un printemps 76 s'achève sur

le récit de cette incroyable prouesse plus psychologique que sportive. Mais « l'épopée des Verts » avait commencé bien avant, quand ils retournaient dans leur stade fétiche de Geoffroy-Guichard des situations compromises sur les pelouses de leurs

adversaires européens. Vincent Duluc, l'auteur du livre, avait 13 ans. Il était « au premier rang contre le grillage qui a zébré [son] nez acnéique et froid, ce soir de mars 1976, lorsque Dominique Rocheteau a marqué contre le Dynamo Kiev ». Victoire légendaire qui a plus fait pour la gloire de Saint-Étienne que la victoire de Taillebourg sur Henri III d'Angleterre pour la gloire de Saint Louis.

Chef de la rubrique football de *L'Équipe*, Vincent Duluc ne se contente pas de raconter, après moult confrères, l'histoire d'un club mythique qui a fait chavirer le cœur des fervents du football. Le journaliste s'est fait écrivain. Même si, parfois, il torture un peu trop sa phrase pour lui donner un tour littéraire, il possède un réel talent de conteur, abondant et agile, virtuose d'observations inattendues. Avec les mots, il sait dribbler. Mais, surtout, il a eu l'ambition de dépasser le football pour faire le portrait de l'époque et y remettre, avec humour, le garçon qu'il a été.

Pour les rares lecteurs du JDD qui l'ignoraient, rappelons que, depuis belle lurette, les clubs de foot de Saint-Étienne et de Lyon ne peuvent pas se pifer. Une rivalité trop souvent limitée donne lieu à des derbys toujours revanchards. Or,

Vincent Duluc, qui, depuis trente ans, écrit sur les matches de l'Olympique lyonnais, fait l'aveu d'une ascendance stéphanoise et d'« une adolescence verte ». Cornélien ! Mais, avec sang-froid et bonne humeur, il assume son arrière-grand-

père qui essayait les vélos à la Manu, son grand-père et son père qui avaient l'accent « gaga », et ses enfants lyonnais, supporters de l'OL. Lui, fils d'un prof nommé à Bourg-en-Bresse, c'est dans le 01000 qu'il a grandi. Il avoue avoir été un cancre. « J'ai rapidement aimé le foot et la presse du foot : à partir du moment où j'avais décidé de ne pas travailler au lycée, il fallait bien que je m'occupe. [...] Pour

nos vies alanguies, les Verts étaient une tempête. » Il a dû en essayer de moins agréables, car « il n'était pas facile pour un fils de profs d'être un cancre ». Mais il y avait les chansons, les filles, les copains, le foot du mercredi, les flippers. Tout cela est joliment restitué. Mais l'essentiel était à Saint-Étienne, ville où le football flambait alors que le travail se raréfiait. Les mines fermaient les unes après les autres ; les mineurs perdaient leur emploi et leur prestige. La cité du charbon et de l'acier s'enfonçait déjà dans la nostalgie. Le stade Geoffroy-Guichard, entouré de cheminées, avait été appelé le Chaudron. Le nom lui est resté, mais il y a longtemps que les cheminées ne fument plus ou qu'elles ont disparu. Aux apprentis footballeurs, qui logeaient autrefois au stade, les éducateurs montraient la grisaille des alentours et leur promettaient d'y passer le restant de leur vie s'ils ne mouillaient pas le maillot. Le nom de Manufacture était inscrit sur celui des professionnels alors que l'entreprise sombrait déjà. « La classe ouvrière mourait en chantant "Qui-c'est-les-plus-forts-évidemment-les-Verts" », écrit Vincent Duluc, cruel mais juste. Le football, opium du peuple qui souffre.

Le dernier derby a eu lieu, il y a deux semaines, dans le Chaudron. Saint-Étienne a battu Lyon. Victoire imméritée par 1 but à 0. Le contraire de Glasgow. Commentaire de Vincent Duluc dans *L'Équipe* : « Les supporters des deux camps savent qu'il n'y a rien de mieux que de remporter un derby quand on ne le mérite pas. » ●



Un printemps 76  
Vincent Duluc,  
Stock,  
216p., 18 €

## Mordecai Richler Le nom de Solomon Gurski



L'écrivain canadien Mordecai Richler avait écrit « Solomon Gurski Was Here » en 1989.  
SUZANNE LANGEVIN

Quinze ans après la disparition du célèbre écrivain montréalais, les Éditions du sous-sol publient dans une nouvelle traduction cinq de ses romans les plus emblématiques, dont « Solomon Gurski »

LAETITIA HAVRO

Province de la Saskatchewan, Canada, 1908. À la sortie de l'école, un bambin de 9 ans est embarqué dans le train de son grand-père, ancien escroc reconverti en prédicateur millénariste chez les Inuits, et s'évanouit dans le blizzard en direction du Grand Nord et de son incroyable destin. Quarante ans plus tard, Moses Berger est lui-même enfant lorsqu'il entend pour la première fois parler de celui « qui deviendrait pour lui une quête et une malédiction » : Solomon Gurski, le père disparu de son plus fidèle ami, Henry. Fils d'un poète sans le sou, lui-même écrivain raté radié de la Société de l'Arctique et de l'université de New York pour « turpitude morale », Moses noie ses échecs successifs dans l'alcool et dans son obsession pour la famille Gurski, aux origines aussi obscures que riches en histoires fabuleuses. De la dernière expédition de Franklin en terre boréale aux ultimes soubresauts de la conquête de l'Ouest, des balbutiements de l'ère industrielle au Montréal des seventies, la destinée de cette dynastie d'émigrés juifs embrasse l'histoire mondiale sur près d'un siècle et demi, témoignant des plus belles réalisations de l'homme comme de ses pires inventions.

Gargantuesque et foisonnant, cet étonnant roman avale son lecteur avant de le recracher au gré

des pays et des époques hantées par l'insaisissable aventurier, au fil d'un jeu de piste orchestré de main de maître, où chaque coin de rue pourrait afficher, comme un pied de nez, *Solomon Gurski Was Here*, le titre original de l'œuvre. Le ton, mordant, unique en son genre, relève à la fois de l'humour juif et de l'humour anglais et paraît s'adapter aux lieux où se déroule l'action, palliant l'absence de transitions par une irrésistible légèreté.

Une course enfiévrée autour du globe

Reputé pour ses saillies n'épargnant ni le milieu des juifs anglophones montréalais (dont il était issu) ni les Québécois francophones, Mordecai Richler semble avoir traduit dans chacun de ses personnages – faibles, menteurs, corrompus, arrivistes, adultères, dépravés – tout le mal que lui inspiraient ses congénères, mais également toute la tendresse suscitée par certains travers humains. Course enfiévrée autour du globe tout autant que portrait d'une famille naviguant sur six générations au gré des aléas de l'Histoire et des revers de fortune, *Solomon Gurski* est une invitation au voyage, une main tendue que l'on regrette parfois d'avoir saisie, bringuabalés à tout vent, mais qu'on ne voudrait plus jamais lâcher. ●



Solomon Gurski,  
Mordecai Richler, trad.  
Lori Saint-Martin et  
Paul Gagné, Éditions du  
sous-sol, 608 p., 24 €  
(en librairies jeudi).